

JEAN-FRANÇOIS BOUCHARD

« Il faut tuer Che Guevara ! »

Quand la Maison-Blanche traquait
le révolutionnaire le plus célèbre
du xx^e siècle

Préface de François Kersaudy

Extraits

ISBN 978-2-35285-140-0

Société et histoire

Éditions Glyphe

Sommaire

Introduction :	
les mythes du 1600, Pennsylvania Avenue.....	11

La surprise

Ambassade américaine en Allemagne Fédérale, lundi 24 avril 1967	17
LBJ: le Président.....	23
Pendant ce temps, dans les montagnes de Bolivie.....	29
Washington D.C., Maison-Blanche, mercredi 10 mai 1967	33
Walt Whitman Rostow : le conseiller.....	41
Pendant ce temps, dans les montagnes de Bolivie.....	49
Washington D.C., Maison-Blanche, jeudi 11 mai 1967	53
Richard Helms : le Directeur	59
Pendant ce temps, dans les montagnes de Bolivie.....	65
Washington D.C., Maison-Blanche, mercredi 14 juin 1967	67
Larry Devlin : l'incompris.....	75
Pendant ce temps, dans les montagnes de Bolivie.....	85
Ernesto Che Guevara : la cible	89

La traque

Washington D.C., Maison-Blanche, vendredi 23 juin 1967	99
Pendant ce temps, dans les montagnes de Bolivie.....	107
René Barrientos: l'incapable.....	111
Washington D.C., Maison-Blanche, vendredi 28 juillet 1967	117
Pendant ce temps, dans les montagnes de Bolivie.....	125
Antonio Arguedas: le traître	131
Washington D.C., Maison-Blanche, mercredi 6 septembre 1967...	137
Pendant ce temps, dans les montagnes de Bolivie.....	145
Félix Rodríguez: l'espion.....	149
Washington D.C., Maison-Blanche, lundi 9 octobre 1967.....	155
Pendant ce temps, dans les montagnes de Bolivie.....	161
XX: l'exécuteur.....	165
Washington D.C., Maison-Blanche, mercredi 11 octobre 1967.....	167
Yuki: celui qui savait tout.....	173
Épilogue :	
Survivre ou pas au temps qui passe	177
Sources documentaires et bibliographiques.....	185

Pendant ce temps, dans les montagnes de Bolivie...

RETOUR au mois de mai 1967.

Six mois!

Voilà déjà six mois que Che Guevara est arrivé en Bolivie pour lancer sa révolution de l'Amérique latine, et telle est sa situation à présent : le chef guérillero erre de flanc de montagne en flanc de montagne, franchissant les gorges et les fleuves, sans but précis. En ce 10 mai 1967, en guise de repas de célébration pour cette première demi-année de guérilla bolivienne, le Che n'a pu proposer à ses hommes que deux boîtes de graisse, trouvées dans la cave d'une ferme à l'abandon.

Deux jours avant, la troupe a cependant enregistré une victoire. Une trentaine de soldats boliviens a surgi d'on ne sait où, intrigués par ce regroupement d'hommes en treillis si loin des zones habitées. En réalité, il s'agissait de jeunes recrues de l'armée bolivienne qui campaient là, un peu par hasard, afin de s'aguerrir aux rudes conditions de vie de l'Altiplano. Les soldats débutants ne se cachaient pas, alors Guevara et ses guérilleros n'ont pas été véritablement surpris en se voyant découverts. Les hommes du Che se sont repliés calmement, puis ils ont tendu une embuscade, un véritable piège à mouches dans lequel la bleusaille d'en face est tombée sans soupçonner le désastre à venir. Le sous-lieutenant qui les commandait

a été abattu immédiatement, ainsi que deux soldats qui savaient à peine se servir de leurs escopettes. Deux autres ont été blessés et une dizaine faits prisonniers. Guevara n'avait pas envie de s'encombrer de captifs : il a relâché le pitoyable escadron à l'allure d'enfants en sortie scolaire, après avoir dépouillé les soldats de leurs armes, de leurs chaussures et, pour ceux qui avaient eu le front de mentir lors de leur interrogatoire, de leurs vêtements. Le jour suivant, à la radio, l'armée bolivienne annoncera qu'une grande bataille a eu lieu contre la guérilla révolutionnaire et qu'après des combats furieux qui ont fait de nombreux morts des deux côtés, les ennemis de la patrie ont été contraints de se replier en désordre.

Alors, en cette glaciale soirée sur l'Altiplano, deux boîtes de graisse sont presque un luxe pour fêter un si glorieux exploit.

Che Guevara se demande-t-il parfois pourquoi diable il s'est embarqué dans une telle galère ? Il n'en donne pas l'impression. Dans le journal qu'il tient fidèlement jour après jour, dès qu'il trouve un moment de repos pour écrire, il affiche un optimisme enraciné au corps. Pourtant, à considérer sa situation sur le terrain, rien ne justifie un tel état d'esprit. Étrange mélange de réalisme et d'aveuglement... D'un côté, il met en avant l'absence totale de mobilisation chez les paysans, les progrès de l'armée et l'envoi prévisible de renforts américains, probablement des bérets verts, avec de redoutables moyens aéroportés par hélicoptères qui leur donnera une grande mobilité. De l'autre, il conclut, en guise de bilan du mois d'avril 1967 : « Un mois où tout s'est résolu normalement si l'on considère les imprévus inévitables de la guérilla. Le moral est bon chez tous les combattants qui avaient passé l'examen préliminaire de guérillero. »

L'examen préliminaire de guérillero ? Est-ce qu'un tel brevet comprend une épreuve de digestion ? Peu probable : après avoir ingéré de la graisse, de la graisse et encore de la graisse pour tout repas, en ce mercredi 10 mai, tous ses hommes se tordent, le ventre en feu, accablés d'une diarrhée irrépressible.

alentour, maigre consolation, le paysage est magnifique. Les montagnes, l'Altiplano, les précipices, les torrents, les landes et les forêts boliviennes... Pourtant, ce n'est pas dans ce pays que Guevara entendait semer les premières graines de sa révolution

latino-américaine. Son accord avec Castro, lorsqu'il s'était engagé dans l'aventure cubaine, était de revenir ensuite dans son pays natal, l'Argentine, pour y combattre la dictature en place. Mais les conditions n'étaient pas bonnes: en 1963, une première amorce de guérilla à laquelle le Che ne participait pas avait été rapidement annihilée par la gendarmerie argentine, malgré la participation active de Cubains formés à l'école castriste. C'était un mauvais présage. Alors, à bien considérer l'efficacité redoutable qu'avait démontrée l'armée argentine, Castro avait dissuadé Che Guevara d'engager la lutte sur ses terres ancestrales.

Après avoir échoué en Afrique à provoquer des soulèvements au Congo et en Angola, Guevara était allé en Europe. Pendant six mois, pendant qu'il se cachait à Prague, l'Argentin avait réfléchi. La Bolivie présentait le meilleur potentiel: un pays immense d'un million de kilomètres carrés, seulement cinq millions d'habitants, une instabilité chronique d'un gouvernement dont les mœurs étaient aussi avenantes que celles des tueurs sur gages de la mafia, une armée sans convictions ni motivation, et un pouvoir central inopérant lorsqu'on s'éloignait de La Paz. Tous les espoirs étaient permis: la Bolivie ferait une proie facile.

Et maintenant, les tripes en capilotade, le Che observe les vingt-cinq guérilleros qui restent autour de lui. Il considère le défi qui lui incombe chaque jour: trouver de quoi manger pour survivre. Il mesure l'anarchie qui commence à régner chez ses hommes qui se disputent et en viennent aux mains pour un reste de boîte de conserve.

La Bolivie, une proie facile? Le calcul n'était pas si bon, en définitive.

Dans son journal, Che Guevara s'interroge parfois sur la réaction des Américains. Pour l'instant, il n'a pas eu à combattre d'unités venues des États-Unis. Que sait-on de la guérilla bolivienne à la Maison-Blanche? Un journal de La Havane a publié quelques jours auparavant un article signé de son nom qui évoque le combat qu'il mène. Les conseillers du Président Johnson ne devraient plus avoir de doute, aujourd'hui, qu'il est derrière cette révolte communiste naissante en Bolivie.

Heureusement, ils ne peuvent le voir en ce moment, ces Rostow, Rusk et autre McNamara qui, un jour, s'étaient déplacés à New York dans le seul but d'écouter ses paroles. Mieux vaut qu'ils gardent en mémoire le rebelle romantique et son flamboyant discours à l'ONU, en décembre 1964, plutôt que le minable clopinard qui, le pantalon baissé, soulage sa dysenterie dans un buisson de l'Altiplano en claquant les dents sous le vent glacial.

Washington D.C., Maison-Blanche, jeudi 11 mai 1967

CHE GUEVARA serait-il vivant? Walt Rostow n'en a pas dormi de la nuit. Si Guevara enflamme l'Amérique du Sud en plus du brasier qui s'éternise au Viêt-nam, il n'en a pas fini avec les nuits d'insomnies...

Juste avant neuf heures, Rostow tente de joindre le Président par téléphone. Mais celui-ci n'est pas disponible: à ce moment, il prend son breakfast. Ensuite, il veut garder un moment pour lui afin de faire ses adieux à son ami John Steinbeck. Rostow est simplement mis en communication avec Marvin Watson, le directeur de cabinet de Johnson. Le conseiller à la Sécurité nationale s'entend plutôt bien avec Watson. Cet ancien combattant des Marines à la carrure massive de sanglier est bien dans la ligne de LBJ: il n'aime pas la famille Kennedy, il travaille sans relâche pour le projet de *Great society* et comprend les nécessités de la lutte contre les rouges.

Watson comprend que le conseiller à la Sécurité nationale a une information prioritaire qu'il veut partager avec le Président. Il promet de faire en sorte que Rostow et LBJ puissent se parler très rapidement.

Un peu plus tard, Rostow parvient enfin à joindre le Président. Le pétulant Johnson paraît inhabituellement nostalgique au téléphone. Est-ce d'avoir discuté une bonne partie de la soirée avec John Steinbeck? La littérature a parfois cet effet sur les âmes tourmentées.

Mais non, il y a une autre explication. Johnson raconte à Rostow l'histoire de ce même 11 mai, mais il y a exactement trente années plus tôt. Il était monté dans le train qui transportait le Président Franklin Delano Roosevelt et sa suite. Un privilège exceptionnel ! Lui, le jeune Texan mal dégrossi, était en présence de Roosevelt, le grand Roosevelt, le Président démocrate qui avait sauvé l'Amérique de la grande crise de 1929 ! Johnson était un jeune homme de vingt-neuf ans avec déjà beaucoup d'ambition. Il était candidat à l'élection pour la Chambre des représentants dans la circonscription du comté d'Austin, au Texas. Quelques semaines plus tard, LBJ avait été élu. Puis Roosevelt s'était attaché à ce cow-boy rustique entré en politique qui ne pouvait aligner deux phrases sans glisser au moins une fois le mot « *shit* ». Le Président l'avait fait entrer au Comité des affaires navales, un poste important pour un élu si novice, et il avait gardé un œil sur ce jeune homme pressé qui était marié à une tellement jolie femme. Et c'est ainsi que trente années plus tard, le jeune cow-boy pressé était devenu à son tour le Président.

Ce matin-là, Lyndon B. Johnson et Walt W. Rostow auront trois conversations téléphoniques, puis ils déjeuneront ensemble en compagnie de Robert McNamara, le secrétaire à la Défense, de Richard Helms, le directeur de la CIA, et de George Christian, le responsable du service de presse de la Maison-Blanche. Le Vice-président Hubert Humphrey n'était pas invité initialement, mais exceptionnellement, LBJ demandera qu'il participe au repas.

Guevara n'est pas le seul sujet de préoccupation, mais il occupe une bonne partie des discussions. Dans la matinée, Rostow a fait parvenir au cabinet un mémo dont les participants ont pu prendre connaissance. Il l'a rédigé ainsi : « Monsieur le Président, nous avons reçu le premier rapport crédible indiquant que Che Guevara est vivant et qu'il opère en Amérique du Sud. L'information vient de guérilleros capturés, parmi lesquels Jules [sic] Debray, le jeune marxiste français qui a été proche de Castro. Nous avons besoin de davantage de preuves avant de conclure que Guevara est opérationnel, et non mort, comme les services de renseignement, avec le passage du temps, ont été de plus en plus enclins à croire. Signé : Walt Rostow¹. »

1. Le fac-similé du mémo est reproduit en appendice.

S'il y a un invité au repas qui se sent mal à l'aise, c'est bien Richard Helms, le directeur de la CIA. Helms en a toujours été persuadé, et il a toujours défendu la thèse selon laquelle Guevara avait été tué en 1965 en République dominicaine, lors de la guerre civile et de l'intervention américaine « musclée » qui avait suivi. Richard Helms aurait tout faux ? Cela fait un peu désordre, pour le directeur central du renseignement des États-Unis ! C'est pourtant vrai, et voici l'histoire à laquelle Richard Helms croyait. La thèse officielle de la CIA était que Che Guevara était mort en République dominicaine. Ce petit pays des Caraïbes, non loin du Cuba communiste de Fidel Castro, ne s'était jamais vraiment remis de l'assassinat de Trujillo, son dictateur qui avait régné sur le pays pendant trente ans. Cet attentat, Kennedy l'avait autorisé en personne à son arrivée à la Maison-Blanche en janvier 1961, afin d'éviter que Trujillo, qui refusait de quitter le pouvoir malgré son âge et le climat détestable de corruption qui empuantissait son pays, ne soit renversé par une guérilla de type castriste. Trujillo avait dûment été occis par les tueurs de la CIA, mais le problème n'avait pas été résolu pour autant. Pendant les quatre années qui avaient suivi l'exécution du vieux dictateur, de sourdes luttes avaient pris place entre les communistes et les militaires pour la conquête du pouvoir. Même au sein de l'armée, aucune stabilité n'existait. Les militaires de gauche s'opposaient aux militaires de droite, les partis de gauche conspuaient le pouvoir de droite, et tout ce joli monde était joyeusement corrompu à grands coups de dollars fournis par l'industrie sucrière, laquelle était contrôlée par les majors de l'industrie agroalimentaire américaine. En bref, un vrai nid de scorpions à l'allure de grenade prête à exploser.

Le 24 avril 1965, un soulèvement brutal des militaires de gauche avait provoqué un véritable chaos meurtrier dans la petite république. Les régiments des deux bords s'étaient combattus mutuellement, caserne contre caserne, armée de l'air contre armée de terre, avec, pour ajouter au désordre, des groupes de civils communistes armés, *Los Tigres*, qui faisaient régner la terreur dans les rues de Saint-Domingue, la capitale du pays. Deux mille morts et trois jours de guerre civile plus tard, l'armée américaine était intervenue pour rétablir l'ordre. L'instruction venait directement du

Président Lyndon B. Johnson. À la télévision, il avait présenté cette intervention militaire, la première depuis le désastre de Kennedy à la baie des Cochons, à Cuba, en avril 1961, comme nécessaire afin de protéger les vies américaines. En réalité, le but était plutôt d'éviter que, par effet de contagion, le pays ne tombe aux mains des communistes, mais au moins, vis-à-vis de l'opinion publique, les apparences étaient sauvées.

Pour mater la rébellion, LBJ, poussé par Walt Rostow et par les militaires, avait mis le paquet : pas question de jouer les parcimonieux, comme à la baie des Cochons où les coquetteries ineptes de Kennedy, soucieux de ne pas apparaître comme un impérialiste sans foi ni loi, avaient abouti à drastiquement réduire les moyens alloués aux insurgés chargés d'investir l'île : à peine avaient-ils posé un orteil sur les plages de Cuba que ces derniers avaient irrémédiablement été écrasés par les forces de Castro. Johnson n'avait aucune envie d'être ridiculisé à la manière de son prédécesseur. Pour la minuscule République dominicaine, LBJ avait dépêché pas moins d'une quarantaine de navires de guerre de l'US Navy, il avait mobilisé environ quarante mille hommes, dont huit mille Marines, le déploiement initial avait été réalisé en quatre vagues de dix mille parachutistes... En bref, à Saint-Domingue, personne n'avait jamais vu de sa vie une telle mobilisation de soudards armés jusqu'aux dents. Pour finir, après des combats qui avaient fait moins d'une cinquantaine de morts côté américain et plus de dix mille côté dominicain, les choses étaient rentrées dans l'ordre.

Or, côté dominicain, il n'y avait pas que des Dominicains : il y avait aussi des Cubains, venus épauler les rebelles du camp communiste. Au demeurant, les Cubains de Castro, sous les ordres de Guevara, étaient déjà venus en République dominicaine pour tenter de renverser la dictature de Trujillo : c'était en juin 1959. Une troupe de deux-cent-cinquante guérilleros avait été débarquée de La Havane pour créer une guérilla susceptible de soulever la population et conquérir le pouvoir. Castro voulait reproduire en République dominicaine la conquête de Cuba qu'il avait brillamment conduite. Le projet avait échoué, et c'est finalement la CIA en personne qui avait eu la peau de Trujillo, un peu moins de deux années plus tard. En ce mois d'avril 1965, Castro ne pouvait laisser

passer l'occasion de remettre l'idée sur le tapis : les circonstances étaient autrement favorables. Il avait donc envoyé une nouvelle troupe de guérilleros pour appuyer les insurgés communistes. Pour les analystes de la CIA, puisqu'il était un professionnel de la lutte armée dans les Caraïbes, Che Guevara faisait évidemment partie du lot. Il était, en quelque sorte, le « local » de cette confrontation. Comme, après les événements de République dominicaine, on n'avait plus jamais entendu parler de lui, les analystes de Langley en avaient conclu qu'il avait succombé dans quelque combat. Bien sûr, on n'avait pas retrouvé son cadavre, mais avec dix mille macchabées en décomposition sous le soleil des tropiques, il avait fallu enterrer à la hâte tout ce beau monde dans des fosses communes pour éviter une épidémie de choléra. L'armée s'en était chargée sans procéder à l'identification individuelle de toutes les victimes. L'idée avait donc été admise que Guevara était mort, que son cadavre pourrissait avec d'autres sous quelque butte de terre abandonnée.

Parallèlement, à compter d'avril 1965, d'autres rumeurs avaient circulé pour expliquer la disparition de Guevara : certains avaient prétendu que Castro l'avait fait fusiller pour des raisons politiques. Mais personne n'avait cru vraiment à cette fable. La disparition du Che en République dominicaine était donc devenue la thèse officielle de la CIA.

C'est pourquoi, en ce déjeuner du 11 mai 1967, tandis qu'il avale avec peine quelques fragments de son repas qui lui restent en travers de la gorge, Richard Helms est dans ses petits souliers : il était lui-même persuadé que Guevara était mort et enterré, et il a beaucoup de difficultés à croire aux informations qui viennent de Bolivie.

Si véritablement Che Guevara est vivant, comment ce guérillero professionnel a-t-il pu passer si longtemps sous les radars de ses réseaux d'espions ? Telle est la question que se pose Richard Helms à chaque instant de ce déjeuner au cours duquel, à la vue de tous, il transpire à grosses gouttes sous les regards accusateurs des uns et des autres.

Enfin, le majordome sert le café. Johnson avale rapidement sa tasse et se lève, donnant le signal du départ. Tout le monde se disperse, qui vers son bureau de la Maison-Blanche, qui vers la sortie sur Pennsylvania Avenue.

Richard Helms regagne sa voiture.

À la CIA, plus d'un va se sentir morveux ! Lorsqu'il rentrera à Langley après ce foutu déjeuner, songe Richard Helms en prenant place à côté du chauffeur, ses collaborateurs en charge des questions sud-américaines ont intérêt à préparer des explications convaincantes...